



**HAL**  
open science

# ”Montjoie! Saint-Denis!” : L’instrumentalisation du Moyen Age par l’extrême-droite

Alex Delusier

► **To cite this version:**

Alex Delusier. ”Montjoie! Saint-Denis!” : L’instrumentalisation du Moyen Age par l’extrême-droite. 2023. hal-04364946

**HAL Id: hal-04364946**

**<https://hal.science/hal-04364946>**

Preprint submitted on 27 Dec 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## « MONTJOIE ! SAINT-DENIS ! »

## L'INSTRUMENTALISATION DU MOYEN-AGE PAR L'EXTREME-DROITE

## PERCEVOIR LE MOYEN-AGE

Le Moyen-Age depuis le XVIIe siècle occupe dans les mentalités modernes et contemporaines la place d'un profond paradoxe, celui à la fois d'être une période sombre, dangereuse, voire *primitive*, avec laquelle la Renaissance du XVIe siècle fondamentalement briserait, et celui d'une période glorieuse, héroïque, aux *racines* identitaires nationales européennes bien ancrées.

La première idée répond à la « légende noire » du Moyen-Age, forgée à partir d'un terme de Giovanni Andrea Bussi à la fin du XVe siècle, dans l'avant-propos de l'Eloge de Nicolas de Cues (1469), « *media tempestas* » (« saison intermédiaire ») : la période est alors inqualifiable pour beaucoup d'intellectuels jusqu'au XVIIe siècle, premièrement car, à l'exception de l'expansion géographique et du système économique européen, il n'y a pas de changement fondamental en art comme en philosophie dans les mentalités des classes dominantes, et secondairement, car ce sont ensuite les multiples rééditions successives du texte de Bussi (des XVIe et XVIIe siècles) qui l'inscrivent sous l'auspice d'une période de malheurs en le changeant en « *medium ævum* » (« Moyen-Age »).

Appliqué avant tout pour désigner la transition entre l'Antiquité et l'époque Moderne, le Moyen-Age est de même souvent uniquement résumé à travers une pseudo-transition entre le « theocentrisme » qui mettrait Dieu au centre du monde, et l'« anthropocentrisme » qui y mettrait plutôt l'homme. Le Moyen-Age et la Renaissance étant depuis différenciés par ce tenace cliché, une grande part de cette conception repose avant tout sur le passage d'un âge d'or à un âge sombre que serait le Haut Moyen-Age, initié par les « invasions Barbares ».

De nombreux travaux ont depuis le milieu du XXe siècle tenté de tordre le cou à cette conception unilatérale de l'histoire, dont nous pourrions citer ceux de l'historien antiquisant Michel de Jaeghere (2012), ainsi que ceux du médiéviste Bruno Dumézil (2016)<sup>1</sup>, au travers desquels tous deux s'accordent pour dire que ce qui est souvent désigné par « invasions » étaient plus sporadiques qu'uniformes dans le temps court et qu'il s'agissait bien plus, sur le temps long, de migrations et d'échanges culturels entre les populations latines et populations germaniques. Il en est de même des périodes longues souvent jugées belliqueuses, telles que la Guerre de Cent-ans (1337-1453) ou ce qui a souvent été caractérisé comme la « Reconquista ». Pour la première, un historien comme Yann Potin a depuis 2009 démontré, et repris dans son article sur la figure de Jeanne d'Arc dans *Histoire mondiale de la France* (dir. P. Boucheron, 2016) que ce qui était de la guerre ne reposait pas sur une vision de conquête sur cent ans, mais sur un ensemble de guérillas spatialisées, à l'issue desquelles certes des transitions de seigneurs s'opéraient, mais dont la vie de ceux productivement dont ils dépendaient ne changeait pas fondamentalement : les premières vingt années de la guerre certes le furent (1337-1370), mais les quatre-vingt années qui suivirent, nous ne pouvons pas les considérer comme des affrontements opposant toujours, sur un plan idéologique et politique, le roi d'Angleterre au roi de France, car :

---

<sup>1</sup> JAEGERE (de), Michel, *Les Derniers Jours : la fin de l'Empire romain d'Occident*, Paris, Les Belles Lettres, 2014 ; DUMEZIL, Bruno, *Les Barbares*, Paris, PUF, 2016.

1. Une grande partie de ce qu'était le « royaume de France » avait été inféodé au royaume d'Angleterre (notamment le Domaine royal de Paris et de Reims)

2. Une partie de l'aristocratie historiquement assujettie au roi de France avait changé d'allégeance pour reconnaître le roi d'Angleterre comme son suzerain, ce qui était le cas par exemple des ducs de Bourgogne, qui dès Jean Ier sans Peur rendirent hommage au roi d'Angleterre plutôt qu'au roi de France.

La seconde, la « Reconquista » a longtemps été le fantasme des généraux franquistes, que ce soit à travers la vision de conquête qu'elle proposait en opposition aux viles Arabes, ou dans sa conviction envers les « Rois catholiques » (Isabelle, dite la « Catholique » et Ferdinand Ier d'Aragon) dans le choix d'exiler les Juifs des royaumes de Castille et d'Aragon (considérés comme traîtres envers Chrétiens). Peu à peu, la « Reconquista » reprit sa place au cœur du débat, allant de « Vox », faction ouvertement franquiste du Parti Populaire (PP) espagnol, ou au plus récent pseudo-parti d'Eric Zemmour « Reconquête ! », dont les interventions historiques depuis plusieurs années se sont souvent avérées révisionnistes, voire négationnistes. Cette vision de « reconquête » d'un territoire qui serait occupé a longtemps été masquée par le mythe du « Grand Remplacement » qui sans clairement inviter aux conséquences sous-entendues par son concept, laisse entendre un euphémisme, qui n'est pas celui d'une « conquête » ou d'une « colonisation », mais qui en aurait toutes les caractéristiques.

Cet héritage est revendiqué surtout par le parti nazi (NSDAP) dont le rapprochement avec la chevalerie teutonique a été depuis 1933 revendiqué.

## LA PLACE DU CHRISTIANISME AU MOYEN-AGE

Cette vision d'un Moyen-Age brutal et sombre arrange étrangement la vision glorieuse et identitaire du Moyen-Age, car pour elle les « invasions Barbares » incarnent avant tout une lutte identitaire entre les Latins et les Germains séparément d'une relation d'échange culturel, sans même faire de distinctions entre les dernières tentatives de Romanisation des zones limitrophes et les syncrétismes volontaires ou involontaires de la part de l'aristocratie latine. Dans les deux cas, ces deux visions laissent entendre que le Moyen-Age ait pu être tout religieux et que la Renaissance du XVI<sup>e</sup> siècle, dans un sens progressiste et hégélien de l'Histoire, ait pu déjà être en voie d'accepter la laïcité d'Etat et les fondements de l'athéisme Révolutionnaire des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles (surtout Français).

Le Moyen-Age comme un tout religieux provient cependant avant tout d'un concept bénédictin de la religion chrétienne, sa règle sur l'individualité et l'ascétisme en appuyant la pratique et ses contradicteurs traqués la sévérité. Ainsi, la présentation souvent excessive de l'architecture « religieuse » ne peut être un argument suffisant pour en soulever l'égérie : une grande part des constructions médiévales étant mues par un souhait politique en amont et dirigé vers l'ascension, voire la suprématie d'une famille sur un pays ou d'un archevêque pour asseoir sa légitimité ou son pouvoir clérical. L'exemple de l'implantation du culte de la Vierge Marie sous Guillaume Le Conquérant est certainement le plus parlant, ce dernier étant considéré comme le principal promoteur de ce culte, alors qu'il est plus tardif, et dépendant bien plus de l'attachement de la grande chevalerie anglo-normande dans la démonstration de sa foi vis-à-vis à des populations saxonnes déjà chrétiennes plutôt que d'un

acte proprement religieux<sup>2</sup>.

Une grande partie de la droite et de l'extrême-droite juge pourtant aujourd'hui nécessaire de détacher les raisons pour lesquelles certains monuments servaient une cause politique de toute considération historique ou parahistorique, comme si factuellement le choix architectural ou artistique dépendait déjà d'une conscience historique plus grande relevant d'un « destin national » ou d'un « héritage chrétien ». C'est pourquoi sans doute l'extrême-droite ne pourra jamais, et en aucun cas, comprendre la laïcité, et considérera toujours celle-ci comme une arme pour ségréguer les religions entre elles et les instrumentaliser, autant qu'elles l'ont été tout au long du Moyen-Age, pour contraindre certains à l'exil et d'autres à rejoindre les idéologies qui ont façonné depuis le milieu du XIe siècle les classes dominante noble et bourgeoise : la féodalité et le capitalisme.

Plutôt qu'une régulation par l'Etat des institutions religieuses, l'extrême-droite y restera d'autant plus attachée que le Clergé (catholique) a en effet pendant longtemps joué en sa faveur, mais si ce rapport était avant tout systémique – comme l'est tout type de rapport politique face à ces questions – d'autres exemples confirment que cet attachement n'est en rien dû à une prévalence qu'auraient la droite et l'extrême-droite sur le catholicisme, mais bien plutôt la confirmation que ce sont ceux qui étaient à la tête de ces institutions pendant l'ascension d'Hitler, puis pendant la période franquiste qui suivaient le programme politique, appuyé de valeurs chrétiennes, que proposait un Adolf Hitler ou un Franco. Nombre de contre exemples ont depuis démontré que le catholicisme n'était pas l'adage seulement de l'extrême-droite, mais qu'en son nom nombre de femmes et d'hommes d'Eglise ont sous l'Occupation nazie dissimulé et participé à la survie de Juives et de Juifs en Europe. Et, depuis, l'exemple de l'Abbé Pierre, fondateur d'Emmaus, devrait en chacun de nous résonner non pas en tant qu'il était un homme d'Eglise mais plutôt parce qu'il percevait les valeurs de solidarité et de partage au-dessus de celles du profit, de la nation, et du seul intérêt individuel dont la droite revendique les valeurs en en faisant sa politique.

## LE MEDIEVALISME ET LE ROMAN NATIONAL

Cette vision, avant d'être particulière à la droite moderne, est dès le début du XIXe siècle avant tout propre aux Romantismes Allemand et Britannique qui se saisissent de la littérature et de l'art médiéval comme une source d'inspiration. Les préraphaélites, l'art nouveau, et le surréalisme en France au courant du XXe siècle s'en accaparèrent par la suite pour le mêler à de nouvelles formes du lyrisme contemporain<sup>3</sup>. Tout comme l'orientalisme, le Moyen-Age était depuis la fin du XVIIe siècle devenu un objet d'imaginaire en tant que tel : le médiévalisme, qui est avant tout considéré comme « la réception du Moyen-Age aux siècles ultérieurs (en particuliers XIXe-XXIe siècle) »<sup>4</sup> (V. Ferré, 2010), englobe à la fois toute forme de réécriture du Moyen-Age, de type légendaire ou mythique, toute forme de création autour de ce qui est caractérisé en littérature de *fantasy* ou d'*heroic-fantasy* et tout le reste, qui n'est alors ni du domaine de l'artistique ni même de celui relevant de

<sup>2</sup> HÛE, Denis, « Guillaume le Conquérant et la Vierge », *Guillaume le Conquérant face aux défis*, études réunies par Huguette LEGROS, Orléans, Paradigme, 2008, « Medievalia », 66, p. 69-91.

<sup>3</sup> Que ce soit sous l'Occupation avec les poètes communistes de la Résistance, tels que Louis ARAGON (*Brocéliande*, 1942), Julien GRACQ (*Le Roi Pêcheur*, 1948) ou avec le médiévalisme très savant de J.R.R. TOLKIEN (*La chute d'Arthur*, 1931, *Le Retour de Beorhthoth, fils de Beorhthelm*, 1953), le Moyen-Age au XXe siècle trouve un écho tout particulier à travers des registres très différents, voir notamment à ce sujet KOBLE, Nathalie (dir.) ; SÉGUY, Mireille (dir.). *Passé présent : Le Moyen Âge dans les fictions contemporaines*. Nouvelle édition [en ligne]. Paris : Éditions Rue d'Ulm, 2009, p. 27-44 (LÉROT, Virginie. *Céline, prophète des Apocalypses. Le Moyen Âge de Guignol's Band*) et p. 45-54 (FERRÉ, Vincent. *La critique à l'épreuve de la fiction. Le « médiévalisme » de Tolkien (Beowulf, Sire Gauvain, Le Retour de Beorhthoth et Le Seigneur des anneaux)*

<sup>4</sup> FERRE, Vincent. (dir.) « Introduction », *Médiévalisme : modernité du Moyen Âge*, Paris, L'Harmattan, 2010.

l'imaginaire collectif, mais qui relève soit d'une représentation fantasmée du Moyen-Age en tant que tel (dont nous avons donné les deux visions), soit d'une représentation réécrite, réinventée du Moyen-Age, fondée sur une représentation fantasmée de ce que seraient (transposées dans notre temps et dans nos politiques actuelles) les réécritures médiévalistes et la *fantasy*.

Les représentants d'extrême-droite de ces représentations ne faisant d'ailleurs pas la différence entre les deux, une part dans leur esprit de ce que décrit Victor Hugo concernant Notre-Dame de Paris dans son roman éponyme à propos de la couleur noire de ses beffrois à la fin du XVe siècle<sup>5</sup>, ou d'un J.R.R. Tolkien (*Le Seigneur des Anneaux*) à propos des Sudérons comme peuple servant le Seigneur des Ténèbres, Sauron, sont pour eux des réalités médiévales concrètes, et sont donc (pour qui veut en comprendre les immondes mancenilliers) à prendre en compte dans l'analyse de cette instrumentalisation<sup>6</sup>.

La récupération par la droite des textes médiévaux repose sur une longue histoire littéraire : la querelle concernant la *Chanson de Roland* en est en cela la plus parlante. Texte du Xe siècle composé par un certain « Turolde », la chanson de geste certainement anonyme repose sur le récit de la bataille de Roncevaux qui eut lieu en 778 entre les forces du neveu de Charlemagne, Roland, et celles dites « sarrasines » de Saragosse, dont la ville était depuis le début du siècle fut simultanément gouvernée par les Omeyyades et les Almoravides, qui se sont de même pendant plus de deux siècles (880-1110) opposés pour la domination de l'émirat. La chanson de geste cristallisa au courant de la guerre franco-prussienne, puis pendant la Première Guerre Mondiale, un conflit idéologique qui devait déterminer, tant parmi les chercheurs Français qu'Allemands, si Charlemagne était l'empereur de l'une ou l'autre nation. Que ce soit parmi les Français ou les Allemands, les gouvernements de droite voire d'extrême droite de l'époque, de la IIIe République et du IIe Reich, ne faisaient ni la distinction textuelle entre la reprise de la représentation des ennemis (motif depuis le Xe siècle de la chanson de geste médiévale) par certain.e.s auteur.e.s de *fantasy*<sup>7</sup> et celle qui est la vision médiévaliste et idéologique d'un certain groupe d'écrivains d'extrême-droite, proche depuis les années 1930 de l'Action Française et de journaux antisémites et racistes et auquel appartiennent, pour ne citer qu'eux, Robert Brassiliach, Lucien Rebatet, Louis-Ferdinand Céline. Pour les deux premiers, les faits de collaboration idéologique et d'activité avec la police allemande et française nazies étaient avérés depuis la fin de la guerre, pour le dernier, si les ignobles pamphlets dont il est l'auteur nous l'étaient, ses activités au sein de la brigade des SD n'ont été prouvées que récemment, depuis que les archives du chef de la police allemande, Helmut Knochen, ont pu être ouvertes en 2015 et qu'en est parue une étude historique et littéraire concernant l'implication active de dénonciation antisémite, non seulement pendant la guerre, mais aussi avant 1939, de L.-F. Destouches, alias Céline<sup>8</sup>.

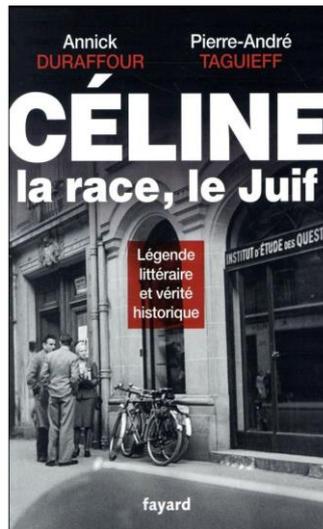
---

<sup>5</sup> HUGO, Victor, *Notre-Dame de Paris 1482*, Livre III, chap. I, « Notre-Dame », Préface et commentaires de Gabrielle Chamarat, p. 144 : « [...] enfin les deux noires et massives tours [...] »

<sup>6</sup> TOLKIEN, J.R.R., *Le Seigneur des Anneaux, Les Deux Tours*, Livre IV, chap. IV, « Herbes et ragoût de lapin » ed., trad., F. Ledoux, Paris Christian Bourgois, réed. Pocket, 1956, dans lequel c'est le point de vue de Samsagace Gamegie qui importe plus que celui de Faramir, de Dam Rod ou de Mablung : « Il se demanda [Sam] comment s'appelait l'homme et d'où il venait, s'il avait vraiment le cœur mauvais ou quelles menaces et mensonges l'avaient entraîné dans la longue marche hors de son pays, et s'il n'aurait pas vraiment préféré y rester en paix tout cela en un éclair de pensée qui fut vite chassé de son esprit. »

<sup>7</sup> Les deux exemples qui peuvent être apportés sont ceux de C.S. Lewis avec les Calormènes dans *Les Chroniques de Narnia*, et d'Ursula Le Guin, avec les Kargues du *Cycle de Terremer*

<sup>8</sup> DURAFOUR, Annick, TAGUIEFF, Pierre-André, *Céline, la race, le juif : Légende littéraire et vérité historique*, Fayard, 2017 : « Céline n'a pas collaboré que par des mots mais aussi par des actes », pointe Annick Duraffour qui rappelle que Céline n'hésita pas, en octobre 1940, à dénoncer aux autorités "le médecin juif non naturalisé" Joseph Hogarth (en fait de nationalité haïtienne) dont il souhaitait obtenir le poste.



(fig. 1)

L'analyse de l'ouvrage conjointe à d'autres études concernant les écrivains collaborationnistes, porte de même l'intérêt tout particulier au style de ces auteurs qui, s'il est populiste, a pu laisser présager pour certains et certaines de leurs contemporains qu'il avait dans son terrible pastiche langagier la sombre ambition de s'adresser aux classes populaires, comme le faisait Louis Guilloux avant-guerre et l'a fait Marcel Aymé après. L'approche de Céline, d'un style « rare » et d'une « méthode » qui lui serait propre, est ainsi à conjuguer à celui des autres écrivains collaborationnistes, dont l'appartenance au populisme est de même très présente, et le trouble avec une certaine sensibilité de gauche recherché. La difficulté d'approche de Céline alors n'est plus seulement dans ses écrits antisémites, mais se trouve dans l'ensemble textuel tout entier qui relève de l'œuvre autobiographique continue, intégrant des textes déjà bien connus, tels que *Voyage au bout de la nuit* (1932), *Mort à crédit* (1935) ou *D'un château l'autre* (1947), mais aussi ceux de sa pièce de théâtre *L'Église* (1933) qui prouvent donc bien que cette construction idéologique s'était produite dans l'esprit de ce petit groupe d'extrême droite bien avant même que les communistes arrivent au pouvoir en URSS en 1917 ou en France dès 1936, avec le SFIO.

C'est pourquoi tout type de « médiévalisme-artistique » doit être remis dans son contexte premier, et ce qui doit se dégager de cette critique du Moyen-Age fantasmé, se proposer en fondement politique de l'extrême-droite. Que ce soit dans le système de pensée, partielle, de l'extrême-droite ou dans celle, partielle, des néophytes, le Moyen-Age est la victoire d'une histoire nationaliste. Histoire à long terme certes, mais qui fige la question identitaire sans la lier à la question de classe sociale, si tant que c'est pour cette raison que la gauche ou l'extrême-gauche, malgré une instrumentalisation elle-aussi d'un certain Moyen-Age, n'en fait pas une source pour son identité politique, mais une source pour son origine sociale. C'est pour cette raison, par exemple, à propos de la récupération par Engels en 1850 des événements proto-protestants menés par Thomas Müntzer (1525) dans *La Guerre des Paysans en Allemagne*, et repris plus récemment par Eric Vuillard dans *La guerre des pauvres* (2019), nous ne parlerons pas de « roman national » au sens où le Moyen-Age est pour l'extrême-droite le prétexte d'une construction identitaire nationale, mais de « récit social » au sens où le Moyen-Age et la Renaissance sont alors instrumentalisés pour construire une identité sociale et politique. Dans cette identité, certes la place du récit occupe une place importante mais elle n'est pas consubstantielle à l'existence des partis de gauche et à la classe prolétaire. Celles de la Commune de 1871 ou du Soviet étant bien plus le fondement historique et social de la gauche que ne peut l'être le Moyen-Age pour la droite ou l'extrême-droite.

## UNE HISTOIRE ANTI-SOCIALE ET MASCULINISTE

La perception de l'histoire pour l'extrême-droite est dépourvue du système de classes. Son rapport est uniquement centré sur l'aristocratie, et lorsqu'elle approche un trop près du flambeau de la raison des figures féminines appartenant à la grande ou la petite noblesse, celles-ci ne sont jamais récupérées en tant que femmes d'Etat mais en tant que symboles historiques qu'il s'agit de brandir en oriflamme : Jeanne-d'Arc n'est ainsi jamais que l'allégorie de la France (en parallèle de Marianne) et sa représentation répond avant tout à un idéal national et non pas féministe. C'est pourquoi certainement des figures telles que celles d'Aliénor d'Aquitaine, Marie de Champagne (sa fille), Isabelle de Bavière (épouse de Louis IX) sont si peu exploitées par l'extrême-droite, car malgré qu'elles répondent aux codes de l'histoire nationaliste, ce sont des femmes qui, respectivement dans leur milieu de la cour royale ont eu un impact social et culturel. Or la droite et l'extrême droite hait la sociologie historique car elle propose un rapport entre les diverses couches de la société différemment de leurs rapports individuels.

C'est avec ce type de récupération que le régime de Vichy s'est targué de pouvoir représenter toutes les classes de la société française. Avec pour élan les « Chantiers » pétainistes « de la Jeunesse française » (CJF), la droite et l'extrême-droite, notamment de nos jours avec le « SNU » (Service National Universel) tend toujours à la ségrégation<sup>9</sup>. Par l'admiration d'une figure maternelle, « Jeanne » devient à elle-seule dans le discours politique la « sauveuse » de la France contre le pseudo-envahisseur Anglais (voir fig. 2 et 3).



(Affiche des CJF pour la « Fête de Jeanne d'Arc », fig. 2)



(Meetin de Marine Le Pen, à Etionnes, dans l'Esonne en 2012, fig. 3)

Si elle n'est pas encore une des figures proposées en emblème dans les cours (non décernés par des enseignant.e.s) du « SNU » c'est une figure omniprésente des groupes intégristes catholiques depuis de nombreuses années qui fut très largement instrumentalisée par le Front National depuis les années 1970.

C'est l'individu en tant qu'homme puissant, l'*homo fascistus*, qu'arbore plus que tout l'extrême-droite, car il permet d'effacer tout rapport historique entre la démocratisation progressive de l'histoire révolutionnaire et le mauvais partage des richesses propre à la féodalité et au système capitaliste monarchique. Et même lorsqu'elle

<sup>9</sup> MONCELON, Jean, « Les chantiers de Jeunesse, (1940-1944) », conférence donnée à la Bibliothèque Historique de Montluçon le 22 novembre 2019.

paraît défendre les intérêts des travailleur.e.s et des plus précaires, ce n'est jamais que pour les opposer de façon identitaire à un autre groupe : son objectif derrière cette fausse défense n'est pas seulement de s'accaparer un électorat prolétaire, historiquement votant PCF puis PS, mais de perpétuer l'illusion que le prolétariat doit se soumettre à la bourgeoisie et au capitalisme. Les thèmes qu'il exploite pour maintenir cette illusion sont les mêmes que ceux qu'employait le système féodal pour exploiter par le servage une grande partie de la population : la sécurité. Or, contrairement au pillage des thèmes et de la pensée marxiste et de la gauche historique qui tend à considérer que la lutte contre le système capitaliste devrait mener à une émancipation de type identitaire, la droite et l'extrême-droite a historiquement eu le monopole de l'instrumentalisation du Moyen-Age, et ce même dans l'appui de certaines sommités, comme au début du XXe siècle par Léon Gautier (1911), ou plus récemment par Sylvain Gougenheim (2008) qui mena plus récemment à une « affaire » le concernant<sup>10</sup> : pour l'extrême-droite l'histoire n'est pas une science sociale mais une littérature dont la parole de vivants témoins vaut autant que celle de la recherche universitaire, alors que ce travail de « témoignage » ne repose ni sur sa pluralité, ni même sur sa distribution. Une grande part de ces choix de témoins tient lieu de fantasme et occulte la part même de la représentation dont ces témoins auraient pu être les sujets.

L'*homo fascistus* est ainsi toujours en proie à la sensation et à ses propres perceptions de groupe, et demeure, toujours, le faussaire d'une histoire. Pour lui, l'histoire et la littérature sont du même acabit, et toute littérature pour lui a une fonction élitiste : c'est la littérature en tant qu'elle est « classique » qui compte, plus que son rapport à sa contemporanéité ou à son contexte social. C'est pourquoi tous les *homo fascisti* sont à la fois des « antimodernes » et sont fascinés par l'histoire ancienne, qui n'inclue par forcément que le Moyen-Age, mais qui en fait selon eux la pierre fondatrice de ce qu'ils désignent par le nom de « roman national ». Si l'écriture de l'histoire de la France ne commence pas avec Tite-Live ou Tacite, alors elle commence avec Eginhard (*La Vie de Charlemagne*) et Grégoire de Tours (*Histoire des Francs*), et c'est sans voir l'instrumentalisation idéologique carolingienne et capétienne dont les deux *litterari* médiévaux ont eux-mêmes été les sujets que l'*homo fascistus* s'abreuve de son nectar en perdant à la fois de vue ce qui doit constituer cette lecture et ce qui en ressort : c'est-à-dire l'esprit critique et sa relation à l'administration de la preuve. Cet éloignement de l'aspect objectif et scientifique de l'histoire mène à deux de ces conséquences non-négligeables – car elles ont pour substrat la fausseté et l'instrumentalisation – qui sont que l'histoire en tant que corps éminemment politique constitue une opinion individuelle et non plus une science sociale, et que derrière « le délit d'opinion », il s'agirait d'une répression de la liberté d'expression. L'outrage pour une telle considération étant l'adage de la droite et de l'extrême-droite, s'est développée depuis quelques années une confusion sémantique entre ce que serait la liberté d'expression et ce qu'est la provocation : la vision portée sur le Moyen-Age devient donc traditionnelle, cérémonieuse, spectaculaire.

C'est par le pillage notamment de son imaginaire que le Moyen-Age devient un spectacle. Son expression n'est cependant pas propre à la droite, depuis le début du XXe siècle, des mouvements indépendantistes, proches parfois certes de l'extrême-droite, ont récupéré des traditions ou des pseudos-traditions apparues au XVIIe siècle, pour appuyer leurs luttes, mais leur grande différence était que ce n'était jamais que dans l'objectif de cimenter une « identité régionale » (proche de l'« identité sociale ») qu'une telle mise en scène intervenait, plutôt que pour constituer une « identité nationale », propre aux nationalismes occidentaux.

C'est pourquoi ces événements étaient avant tout « populaires » avant d'être identitaires, dans le sens que ce n'était pas la réunion d'un peuple, sa culture en opposition à une autre culture, mais bien en opposition seule au

---

<sup>10</sup> GOUGENHEIM, Sylvain, *Aristote au Mont Saint-Michel*, Paris, Seuil, 2008.

pouvoir étatique l'Etat, qui lui subjuguait sa souveraineté, que ces mouvements prenaient vie, dans l'expression totale et volontairement construite, consciente de ses choix, qu'un tel imaginaire pourrait soulever.

### LE MOYEN-AGE COMME SPECTACLE

*L'homo fascistus* porte en lui la quête d'un idéal historique. Il porte en lui l'idée de cycle et celle d'« éternel retour » nietzschéen. C'est pourquoi cette vision à la fois cyclique et dichotomique de l'histoire le pousse à s'en prétendre l'illustre héritier et le suprême descendant : une grande part dans le discours d'extrême-droite tient compte de cet héritage fantasmé : que ce soit la présence récurrente tous les 11 mai, des cadres et militant.e.s du Rassemblement National devant la statue de Jeanne-d'Arc, ou plus récemment la reprise par le « gifleur d'Emmanuel Macron » du vrai-faux cri de guerre des chevaliers français : « Montjoie ! Saint-Denis ! », c'est toujours par la commémoration et le rituel que la période historique ressurgit pour constituer, dans leurs assemblées, un terrain favorable, une ritualisation de l'histoire et de l'« identité nationale ».

Les reprises historiques médiévales sont cependant plus structurelles de l'extrême-droite que par rapport aux autres partis, que ce soit à travers les différents panneaux élevés lors du rassemblement de Génération Identitaire en 2019 sur la Place Denfert-Rochereau, qui en appelaient au « non-remplacement » de Charles Martel, Charlemagne, Jeanne d'Arc, ou encore Vercingétorix (figure sur laquelle nous reviendrons), au travers desquels le travail de communication et de mise en scène de l'évènement devait à la fois jouer sur le nombre (surenchéri) des militant.e.s présent.e.s, et, élément presque fondamental pour l'extrême-droite, sur le caractère victimaire de cette culture classique et médiévale qui serait minoritaire et menacée aujourd'hui en France. L'ultime incarnation de ce phénomène, non réductible à quelques occurrences dans les media, est celui du nom du parti d'Eric Zemmour « Reconquête », lequel outre le rappel historique à la *Reconquista* des rois chrétiens sur Al-Andalus, et sur lequel nous avons déjà apporté des éléments d'analyse, concentre dans ses cadres plusieurs fanatiques d'une vision fantasmée du Moyen-Age à travers celle que propose depuis de nombreuses années le parc à thème du Puy-du-Fou, lequel, au-delà d'être le centre d'activité d'un médiévalisme fort questionnable concernant sa programmation historique, laissa chez nombre de ses visiteurs une vision très orientée (à droite) de l'histoire, principalement masculine, aristocratique, et par-dessus tout identitaire<sup>11</sup>. En mettant notamment au cœur de ses thèmes une histoire antirévolutionnaire, un des spectacles tend à dénoncer le « génocide » vendéen dont une partie de l'armée monarchiste aurait été la victime, tout invite à la lamentation de chacun de ses soldats, et quiconque s'y complairait se verrait alors renvoyer du parc, de nombreuses personnes s'y étant déjà fait exclure en raison de leurs prises d'acclamation au courant d'une de ces représentations. La façon dont ce spectacle interagit avec une héroïsation de ses grandes figures, notamment de Jacques Cathelineau.

Le cœur même du parc reposant sur le Moyen-Age, c'est cependant non moins cette période que recherche son propriétaire Philippe de Villiers que l'impression de gloire, le goût d'une certaine suprématie française et catholique, et ce vague patriotisme poussé en morbide nationalisme est remarquable dans chacun des spectacles qui tendent à mettre en avant la chevalerie française, les mousquetaires français, le patrimoine français, et ce, plus particulièrement, lors de cérémonies commémoratives, telle que celle qui célébra le 3 mars 2016 le retour d'un anneau ayant prétendument appartenu à la figure préférée de l'extrême droite française, Jeanne d'Arc.

---

<sup>11</sup> Voir l'ouvrage récemment paru, BESSON Florian, DUCRET Pauline, LANCEREAU Guillaume, LARRERE Mathilde, *Le Puy du Faux, enquête sur un parc qui déforme l'histoire*, Les Arènes, 2022.

Etrangement, la fête qui aurait pu s'arrêter au seul folklore d'une relique disparue et retrouvée rencontra dans le discours de Philippe de Villiers la séculaire animosité de l'opposition franco-anglaise, en rappelant que le gouvernement britannique souhaitait récupérer l'objet. Cette opposition n'est cependant jamais que l'illusion pour faire croire à un nationalisme total alors que ce nationalisme ne concerne que l'Europe médiévale et non pas ce qu'ils considèrent comme « étranger », car pour les fascistes l'étranger n'est ni Européen, ni blanc, ni chrétien.

## UNE EUROPE BLANCHE ET CHRETIENNE

L'arrivée de réfugié.e.s ukrainiens et ukrainiennes en France a récemment démontré que l'extrême-droite proposait une hiérarchie du nationalisme et donc de l'exclusion. Les individus d'extrême-droite ou les politiques d'extrême-droite menées contre les différentes migrations ont toujours démontré une violence accrue à l'encontre des Syriens ou plus récemment des Afghans, alors que nous observons depuis quelques mois que le rapport avec les forces de l'ordre ou dans les discours de représentants d'extrême-droite se sont calmés, voire ont pu être qualifiés par des camarades de collectifs de sans-papiers, de « presque humains ». Le collectif sans-papiers de Rennes (ZUP sud) plus localement, a pu observer une mise à l'abri de certains arrivants d'Ukraine plus rapide et plus institutionnelle que pour ce qui concernait l'été dernier les réfugiés Afghans, parqués dans leur majorité au banc des centres sociaux et « gérés » spontanément et bénévolement par des associations telle qu'« Utopia 56 ».

Etant souvent une cible de l'extrême-droite, que ce soit par son mode d'action ou les localisations de ces actions de violence, tout tend à démontrer que l'extrême-droite agira toujours à travers deux facteurs qui la déterminent autant qu'elle la perdra : sa lâcheté et sa victimisation. En passant par des attaques répétées de camps de sans-abris à Paris, dont la méthode consiste à percer les tentes des réfugiés (aussi usitée par les policiers qui ont délogé ces mêmes camps) et par l'expression répétitive que les antifascistes sont violents à leur rencontre, ils jouent sur le lissage capitaliste et empathique opéré dès les années 1960 par Jean-Marie Le Pen au moment de la fondation du Front National. Sa capacité à protéger et à appartenir à la grande bourgeoisie (à laquelle de même les Le Pen appartiennent) et à se porter garante des libéraux britannique et américains en démontre l'opportunisme politique et la lâcheté dans l'assurance pleine de leurs idées. Sur le plan historique, c'était déjà la vision que proposaient les mouvements et les partis d'extrême-droite avant et pendant la Seconde Guerre Mondiale, à travers l'image du chevalier teutonique pour le NSDAP (Nazi) et pendant la guerre avec la division SS Charlemagne, qui pour cette dernière se fonde certes sur une division d'origine française, mais qui durant l'Occupation s'est vue réquisitionnée par l'Allemagne nazie, en se liant avec la division Siegfried, héritière elle-aussi d'un mythe médiévale dont le tissu d'instrumentalisation repose avant tout sur une perspective européenne de ces personnages. Le fait de prendre des figures historiques dont le marqueur n'est pas fondamentalement « national », au sens qu'en donnent certains nationalistes, de figures telles que Louis IX ou même Jeanne d'Arc, permet cette perception élargie du nationalisme à l'échelle européenne.

Ce nationalisme élargi, que nous pouvons aussi caractériser d'illusion nationaliste (car son prétexte n'est finalement qu'un outil) passe avant tout par la conquête politique et militaire : l'effort souvent conjugué des deux est justifié, dans la vision du fascisme, à travers deux facteurs importants que sont l'identité « chrétienne » et l'identité « gréco-latine ». Cette dernière, qui va particulièrement nous préoccuper dans la prochaine partie, recouvre l'idée que les Européens seraient les héritiers des Grecs et des Latins, occultant à la fois toute considération de type para-historique, et le propre raisonnement d'extrême-droite qui tend à faire des « Invasions

Barbares » un élément constitutif d'une histoire remontant à 1000 ans dont nous, Français, Allemands et Anglais serions les héritiers. Ici se cristallise le grand paradoxe de la construction du fait identitaire tel que le définit l'extrême-droite depuis un siècle, lequel compose à la fois avec le modèle d'une histoire millénaire et repose aussi sur son caractère glorieux et héroïque (propre de même pour rappel aux « Barbares »), dont les Etats-Unis ont su entretemps se targuer, en se prétendant eux-mêmes les héritiers libéraux de la Rome antique.

### L'ANTIQUITE MEDIEVALE

La réaction trouve depuis la Révolution à la fois glorieux les Romains et les Gaulois, et c'est à la fois derrière un prétexte pseudo-ethnique (pour les Romains) et un prétexte pseudo-géographique (pour les Gaulois) que l'extrême-droite fonde ce double héritage paradoxal. Les deux figures qui ont été certainement récupérées depuis un siècle sont le petit Celte Vercingétorix et le grand Chérusque Arminius, connu en Allemagne pour avoir mené la résistance contre l'Empire Romain, dont l'évènement qu'est la bataille de Teutobourg (9 ap. J.-C.) constitue l'acmé. Et même si ce personnage disparut de l'imaginaire collectif après la Seconde Guerre mondiale, c'est en RDA qu'il trouva en nouvel écho face à l'impérialisme américain. Et quoique plus récemment, en 2009, Angela Merkel ait tenté une démythification, la figure d'Arminius demeure très largement présente dans les représentations de l'extrême-droite allemande, comme reprise par « Alfashirt » (voir *fig. 5*), groupe de vente sur Internet d'habillements para-militaires et de tee-shirts, casquettes, pulls reprenant, entre autres, des symboles nazis.



(fig. 4)



(fig. 5)

Dans l'esprit de l'*homo fascistus*, Arminius et Vercingétorix appartiennent au « Barbare » primitif dont Clovis et Siegfried ne seraient que les descendants. Il existe ainsi dans son esprit une totale confusion entre le contexte historique et la représentation tardive dont ils ont été l'objet au XIXe siècle. C'est cette vision que les images d'Epinal sous la IIIe République présentaient aux jeunes écoliers, à travers celle du « Gaulois » au petit casque ailé et aux braies brunes, et à travers celle du héros moustachu, dont la pilosité doit rappeler celle de l'aristocratie et de la bourgeoisie parisienne, la statue du chef Gaulois érigée par Napoléon III en 1865 et façonnée par Aimé Millet en atteste, mais aussi après la Première Guerre mondiale avec les « Jeunesses patriotes » (fondées en 1924, voir *fig. 6*), qui à travers la reprise des « instruments » gaulois les utilisent comme emblème à la place de

symboles médiévaux, trop proches des représentations de l'« Ordre des Germains » (*Germanenorden*, fondée en 1912).



(fig. 6)



(fig. 7)



(fig. 8)



(fig. 9)

L'Antiquité sert alors de dissimulation pour se prétendre d'un nationalisme dont la disposition culturelle ne serait plus seulement étendue à un ensemble européen, mais plutôt au seul souhait d'une défense qui serait nationale. Cette vaste illusion n'en serait pas une, si le régime de Vichy n'avait pas seulement choisi de collaborer avec le régime nazi allemand, mais aussi, s'il n'avait pas aussi accepté le pacte culturel que le régime nazi souhaitait programmer pour l'ensemble des pays occupés. L'extrême droite a avant tout une vision ethnique et culturelle du monde.

Nous ferons cependant remarquer que ces reprises historiques médiévales reposent surtout sur la période correspondant au premier Moyen-Age, c'est-à-dire la période qui s'étend du Ve siècle au XIe siècle, c'est pourquoi notamment les propagandes reprennent souvent dans leur iconographie le casque à protection nasal anglo-normand, et qu'elles réservent l'armure complète du XIIIe siècle, avec plastron, à Adolf Hitler lui-même (fig. 9) ou des représentations très localisées (voir fig. 7).